

**Journée Mondiale de la Voix  
Vendredi 16 Avril 2010  
Hôpital Sainte-Anne  
Grand Amphithéâtre de la C.M.M.E**

***Quelle voix pour la psychose ?*  
Emmanuel Konstantopoulos**

Avant de commencer je voudrais bien remercier Claire Gillie pour son invitation à cette rencontre dont elle a assuré l'organisation.

Quelle voix pour la psychose donc ? Le titre même nous renvoie au fait de penser la voix comme ce qui pourrait apporter quelque chose sur la voie de la psychose, entendant par là, tout au moins pour la psychanalyse, la structure de la psychose. Est-ce que la voix ou, tout au moins, le statut inconscient de la voix, le vocal comme matière inconsciente peut apporter quelque chose au décodage de l'ADN de la structure psychique ? Mais pour préciser encore mieux notre question il faut préciser de quelle structure on parle, quelle est la structure psychique ou psychopathologique au sens psychanalytique ? Pour la psychanalyse donc, très brièvement, il y a trois structures psychopathologiques, névrose, psychose et perversion. Poser la question de la structure, c'est donc se demander comment adjuer telle ou telle formation symptomatique à une certaine causalité. La structure dans ce sens se présente alors comme la colonne vertébrale du symptôme. La question à poser ça serait donc quelle structure fait tenir le symptôme, le réel du symptôme, le langage ? C'est vrai que pour le sujet psychotique il y a un rapport très spécifique entre le réel de son symptôme, le langage délirant et ce qui fait tenir ce langage à savoir la colonne vertébrale propre à ce langage, la structure psychotique. Ce rapport spécifique c'est que le sujet psychotique pense trop à sa propre structure. En contraste avec le névrosé qui ne pense pas à sa structure, qui ne pense pas à sa colonne vertébrale parce qu'on peut-dire que ça le ramène imaginairement au squelette, à la mort, bref là où le névrosé vit ou essaye de vivre sans penser la mort, le psychotique lui il y tient beaucoup ! C'est pour ça que face au délire d'un psychotique on se trouve devant un langage mortel ! Bien sûr tout ça c'est de la métaphore, mais c'est ça la structure enfin, ce n'est qu'une métaphore, mais une métaphore qui fait tenir le sujet !

Mais là ça serait peut être bien de voir, très brièvement, quelles sont les questions que, tout au moins, Freud et après Lacan se sont posés sur la psychose tout en créant, après la psychiatrie classique, la structure théorique des psychoses, ce qu'on appelle le corpus freudien et lacanien des psychoses. Du corps au corpus, on pourrait dire, puisque c'est vrai que le corps, la naissance du corps dans la structuration subjective a, surtout pour les psychoses,

posé un champ des questions théoriques considérable en fondant tout un corpus. Voyons brièvement les thèses essentielles. Tout d'abord, contrairement au préjugé souvent reçu par des psychanalystes, Freud n'a pas négligé le champ des psychoses et il y a bel et bien une élaboration de la théorie des psychoses durant toute l'œuvre freudienne, ce qui donne un élément diachronique. Mais l'essentiel c'est que cette élaboration freudienne des psychoses trouve son point d'Archimède dans la découverte freudienne de la subjectivité névrotique, ce qui donne un élément synchronique. Il y a tout un mouvement freudien de recherche caractérisé par le fait de rencontrer toujours la psychose à l'autre bout de la névrose, dans ce qui ne va pas pour le névrosé, dans le gravement pathologique du névrosé. Et c'est dans ce sens là que l'œuvre freudien est comparatiste et structuraliste. Pour Lacan c'est différent puisque lui il commence sa recherche, sa thèse de médecine même par la psychose. Lacan reprend le champ des psychoses, son corpus, si on peut dire, là où Freud le laisse et c'est pour unifier ce corpus et dégager les attendus théoriques sur une question qui traverse, pour lui aussi, tout son œuvre : est-ce possible de traiter les psychoses par la psychanalyse ? Ici traiter c'est à entendre comme stabiliser. La question donc qui traverse le corpus lacanien pour les psychoses, objet de recherche d'une certaine préférence si on peut dire, c'est de stabiliser le psychotique dans le sens de décoder sa colonne vertébrale, sa structure pour en faire bon usage. On peut dire de manière exagérée que Lacan a voulu faire tenir le sujet psychotique par sa colonne vertébrale, par sa propre structure, lui rendre son corps, un corps unifié qui peut tenir, qui peut tenir le psychique dans ses liens sociaux ! D'où l'intérêt d'une thèse que nous avons réalisée sous la direction de Markos Zafirooulos, il y a déjà deux ans, sur le corpus freudien et lacanien des psychoses ayant comme fil rouge la question du corps, une question qui rend intelligible une certaine archéologie de la théorie des psychoses et de leur stabilisation.

L'image du corps via l'homosexualité est tout à fait capitale pour comprendre la théorie freudienne de la paranoïa. Dès son texte de 1894 sur *Les névropsychoses de défense* jusqu'à son texte capital sur *Le président Schreber* en 1910, tout en passant par *L'Interprétation des rêves* (1900), *La Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901) et *La Gradiva* (1907), Freud élabore son approche théorique de l'hallucination sur un mode de défense dynamique réussi, par le rejet d'une représentation insupportable et de l'affect qui l'accompagne. Le problème est que cette représentation est en corrélation inséparable avec la réalité ce qui fait que le sujet psychotique paye le rejet, ce refoulement absolu, si on peut dire, par la monnaie de la perte de la réalité, par un délire. Mais qu'est-ce qui est insupportable pour le psychotique ? Il s'agit là, pour Freud, de l'idée de l'homosexualité comme cause de la

psychose. C'est-à-dire que pour Freud il y a une pulsion homosexuelle impossible à reconnaître puisqu'il s'agit justement d'une pulsion homosexuelle. Cette approche intelligente mais étrange de Freud sur les psychoses prend une autre nuance avec le cas Schreber où l'objet de cette pulsion homosexuelle aboutit au père. Et c'est avec son texte majeur sur l'anthropologie psychanalytique, *Totem et Tabou*, texte de 1913, que Freud va réorganiser la carte des psychoses entre schizophrénie, paranoïa et mélancolie. Très brièvement, dans cette carte le schizophrène, hébéphrène à l'époque, se présente comme celui qui sous la terreur paternelle renonce à l'objet, le paranoïaque comme celui qui prend la fuite et se trouve sans cesse confronté au persécuteur dont le rôle est grandiosément pilotant et le mélancolique celui qui ne se remet pas d'avoir tué le père. La grande question du père est posée par Freud en 1914 avec *l'Introduction du narcissisme*. Nous constatons l'importance majeure du narcissisme pour les psychoses rendant compte d'une polarisation du sujet psychotique dans un état du sentiment de soi primaire. D'une certaine manière, si l'on aime selon le type de choix d'objet narcissique, ce que l'on a été et qu'on a perdu, le sujet psychotique reste l'éternel non pas nostalgique mais garant de cet état d'être en soi autosuffisant. Dans les psychoses, celui qui possède la qualité éminente qui manque au moi pour atteindre l'idéal est alors toujours aimé portant la marque de soi-même, il est soi-même. Le psychotique a un narcissisme spécialement actif, narcissisme pathologique puisqu'à un certain moment l'accès à l'objet est une impasse. Dans cette deuxième théorie qui introduit le narcissisme, Freud illumine la psychose par la théorie de la libido. Le délire devient le produit d'une rétraction (contraction) où le psychotique essayera de regagner l'objet et le monde extérieur par un mouvement auto-érotique. Si dans la mélancolie il y a une présence psychique de l'objet qui continue à agir même s'il n'est plus là, dans la schizophrénie l'objet s'effondre face au malaise du monde. C'est comme s'il y avait dans le délire du schizophrène un élément insolite qui fait que le monde n'est plus à sa place pour le sujet. Il y a une montée narcissique accompagnée d'une perte de réalité qui submerge le sujet. Dans la paranoïa les choses sont différentes puisque, d'une certaine manière, le persécuteur oriente toujours le sujet dans son rapport à l'Autre.

Freud introduit, dans son texte de 1914 *Le moi et le ça*, la mère au principe d'une angoisse de castration. En faisant cela il propose une nouvelle classification où les névroses relèvent d'un conflit entre le moi et le ça, la mélancolie d'un conflit entre le moi et le surmoi et les psychoses entre le moi et le monde extérieur. Dans cette nouvelle approche des psychoses donc Freud s'éloigne de l'homosexualité pour le père comme motif des psychoses et propose un conflit du sujet psychotique entre le moi et le monde. Le caractère délirant donc

se radicalise, devient une affaire personnelle du psychotique envers le monde. Les derniers temps de la théorie des psychoses chez Freud sont jalonnés par les textes suivantes : 1920 *Au-delà du principe de plaisir* où il introduit la pulsion de mort, 1923 *Névrose et Psychose* où on trouve le réaménagement dans la seconde topique des instances du moi, du ça et du surmoi et 1924 *La Perte de la Réalité dans la névrose et la psychose* où Freud élabore la question de la psychose comme perte ou rupture avec la réalité. Enfin, avec son article de 1927 sur *Le Fétichisme* Freud rapproche le névrosé du psychotique sous l'idée que pour tous les deux, il y a bel et bien perte de réalité, mais que s'il y a clivage chez le névrosé quant à la mort du père (c'est-à-dire que le névrosé y croit et n'y croit pas), chez le psychotique il n'y a qu'un mécanisme celui l'amenant à ne pas se confronter à la réalité. Freud revient in fine à la mort du père et place cette mort dans une position structurale strictement homologue à l'absence du pénis maternel. C'est qui est important ici c'est que l'écriture de Freud lie dans son mouvement même la mort du père et la fonction phallique.

Pour Lacan ça se passe différemment car il ne considère pas que la psychose se motive d'un rejet de la motion homosexuelle, fut-elle avec le père, mais du rejet – ou de la forclusion du Nom du père – qui laisse le sujet dans un monde sans véritable différence des sexes, ou sans véritable fonction phallique, ce qui expliquerait le pousse à la femme dans la psychose concernant le cas du Président Schreber. Du coup, de Freud à Lacan et de Lacan à Freud, on se demande que devient l'amour homosexuel tout en s'interrogeant sur le fait que dans cet amour homosexuel, dans cet amour fétichisé de soi même il y aurait place à poser la question de la stabilisation du corps, en d'autres termes à poser l'effort du sujet psychotique de se stabiliser via l'autre de l'image du corps. Dans ce cas là le passage de Freud à Lacan et de Lacan à Freud ça serait à voir comme le passage de l'homosexualité comme cause des psychoses à l'amour homosexué comme modalité particulière d'une forme de stabilisation via l'image. Mais il faut savoir de quelle image on parle, de quelle image du corps. Car si en termes lacaniens il y a bel et bien un rapport entre le signifiant, comme index écrit de la structure, et l'objet a, comme index vocal de la structure, on peut dire la même chose pour le corps. Il y a le corps du névrosé et le corps du psychotique, il y a le corps du fantasme et le corps du délire, ce qui n'est pas la même chose et ce qui donne donc une image du corps qui n'est pas du tout la même. C'est-à-dire que si le névrosé s'aperçoit dans son corps c'est que, comme le dit Lacan, il y a la nature d'une connaissance dans le fantasme qui n'est le fait que *«l'homme qui parle, le sujet dès qu'il parle, est déjà par cette parole impliqué dans son corps. La racine de la connaissance, c'est cet engagement dans le corps. (...) l'engagement de l'homme qui parle dans la chaîne du signifiant, avec toutes ses conséquences – avec le*

*rejaillissement, désormais fondamental, ce point élu d'un rayonnement ultra-subjectif, cette fondation du désir, pour tout dire* »<sup>1</sup>. Me-connaître alors par le biais de mon corps, me reconnaître par l'image de mon corps implique déjà l'engagement de l'homme dans la chaîne du signifiant. Cet engagement se passe sur la scène du fantasme, lieu de l'Autre (du grand autre) où l'objectalité apparaît comme « *pathos de coupure* »<sup>2</sup> comme dit Lacan. Cet Autre (grand autre) apparaît comme le lieu d'origine du signifiant sans lequel l'image du corps resterait sans aucune signification. Entre le registre du signifiant, celui de l'énonciation, et le registre de l'Autre (du grand autre), celui de l'invocation, il y a la naissance du sujet du désir par ce « *pathos de coupure* » objectal d'où la voix se présente comme l'objet vocal, c'est-à-dire l'objet du désir de l'Autre (du grand autre) et le regard comme l'objet scopique, c'est-à-dire l'objet du désir à l'Autre (au grand autre).

En gros on dirait que pour qu'il y ait du corps il faut que le sujet dans son rapport avec l'Autre (le grand autre) soit le résultat d'une coupure fondamentale dans la relation presque divine entre l'énoncé et l'invoqué. C'est là où la voix, prend naissance en tant qu'objet a, c'est l'objet qui en tant que rien fait entendre le désir, le désir de l'Autre (du grand autre). Mais attention, car c'est dans ce lieu divin de l'Autre où ça jouit le plus. Ce qui arrive donc chez le sujet psychotique dans l'hallucination, par exemple, c'est qu'il jouit beaucoup plus de l'objet, de l'objet vocal, des voix qu'il entend que du désir du destinataire. Dans ce sens on peut dire qu'il n'y a pas de coupure. C'est comme ces moments qui arrivent même chez le névrosé quand il lui prend de répéter le même morceau d'une chanson mille fois dans un CD sans pour autant l'avoir finalement entendre. Ce qui fait qu'à la fin un psychotique prend à la lettre le rythme ou le refrain d'une hallucination chantante sans vraiment pouvoir la filtrer par la formation signifiante du fantasme. Il y a une angoisse qui pousse la répétition, il y a dans cette répétition même le rythme de l'angoisse si on peut dire. « *L'angoisse fait le médium du désir à la jouissance* »<sup>3</sup> dit Lacan. Une hallucination se présente pour un psychotique comme la voix qui fait répéter les choses et il y a pour le sujet une grande montée de l'angoisse. La voix en tant qu'objet a (petit a) cause différemment pour un sujet névrosé et pour un sujet psychotique car entre symptôme névrotique et symptôme psychotique ou sinthome il y a formation signifiante mais il y a aussi enkystement d'une jouissance. Entre fantasme et délire donc la voix habille différemment le signifiant et la jouissance pour faire entendre le sujet aux oreilles de l'Autre (du grand autre). Quel est le matériel, la substance vocale même qui habille

---

<sup>1</sup> LACAN Jacques, *L'Angoisse*, Le Séminaire, Livre X, 1962-1963, Seuil, Paris, 2004, p. 253-254.

<sup>2</sup> Ibid., p. 248.

<sup>3</sup> Ibid., p. 208.

le signifiant et la jouissance ? Pourquoi il y a ce refus chez le sujet psychotique, ce rejet plutôt, qui fait qu'il se trouve toujours enkysté d'une jouissance, possédé d'une voix qui l'oblige à ne pas entendre le manque, le manque du signifiant ? Il y a quand même une poussée qui, faisant l'économie du fantasme, oblige le sujet à se faire entendre, dans l'hallucination, la mélodie solennelle du contenu forclos de ses vœux les plus originaux. La mélodie de l'objet est plus belle que le message. « *Seule l'amour permet à la jouissance de condescendre le désir* »<sup>4</sup> nous dit Lacan et le sujet psychotique dans son rapport avec l'Autre (le grand autre) se fait entendre l'objet originaire de l'amour par cette « *voix qui ne passe plus par les routes du son* »<sup>5</sup> comme dit Artaud dans sa *Correspondance de la momie*.

Le psychotique semble être ici celui qui désavoue le désir car la mélodie de l'objet porte le son du néant. C'est-à-dire que, comme les voix hallucinantes qu'un de nos patients entendait par ses enfants-fantômes qui lui demandaient quotidiennement de les sauver, de les faire naître, le sujet psychotique entend dans l'énigme de la voix hallucinante, l'énigme même de la vie. L'écho de l'hallucination donc ne laisse pas la place ou le temps, si on veut bien, pour fantasmer. Il n'y a pas de coupure, le sujet psychotique reste hors désir car disposer de cette voix-objet a (petit a) semble être chargé d'une mission mondiale – résoudre l'énigme de la vie. C'est-à-dire que pour le psychotique le contenu forclos de ses vœux les plus originaux rencontre les origines de la vie même faisant retour par ses propres voix qui portent le rythme d'une angoisse mondiale. Comme le dit Paul Laurent Assoun « *la voix remplit sa fonction délirante comme réponse de l'Autre à une perplexité majeure sur soi menaçant d'effondrement la croyance en l'Autre par son reniement. La voix donc montre la voie de la réparation de l'Autre* »<sup>6</sup>. Dans le déchiffrement structural du réel clinique, on a, d'un côté le symptôme comme seul index fiable de ce même déchiffrement, et de l'autre côté, la référence au rapport du sujet avec l'Autre (le grand autre) et l'objet. Pour le sujet, ce moment de réparation de l'Autre par la voie de la voix, par le biais de la voix hallucinante constituerait un moment psychotique, un moment délirant qui vu la place qu'occuperait l'Autre (le grand autre) à chaque fois pourrait trahir la trace vocale d'un signifiant qui imposerait la référence, repérable ou réparable, à la structure même.

Emmanuel Konstantopoulos

---

<sup>4</sup> Ibid., p. 209.

<sup>5</sup> ARTAUD Antonin, *Correspondance de la Momie*, in *L'Ombilic des Limbes*.

<sup>6</sup> ASSOUN Paul Laurent, *Le regard et la voix*, Leçons de psychanalyse, 2eme édition, anthropos, Paris, 2001, p. 134.

